



William Burroughs entouré de Sting et Andy Summers (The Police) dans le «Bunker», l'appartement new-yorkais de Burroughs. (GETTY IMAGES)

«Lorsque William est pour de bon parti, j'ai inspiré très fort, happant son âme...»

JOHN GIORNO, POÈTE

éditeur Maurice Girodias, l'auteur devient durant les années 1960 l'objet d'un culte souterrain. Ses admirateurs: une génération de créateurs exaspérés par le puritanisme anglo-saxon, éblouis par la liberté de ton de ses romans, inspirés par ses inventions littéraires radicales. La plus célèbre d'entre elles: le cut-up, technique d'élaboration d'un texte à partir de fragments aléatoirement découpés, puis réarrangés. «La conscience est un cut-up, la vie est un cut-up», défendait Burroughs. Chaque fois que vous marchez dans la rue ou que vous regardez par la fenêtre, le flux de votre conscience est coupé par des facteurs aléatoires.»

## ROCK STAR LITTÉRAIRE

Admirateur notoire de «Old Bill», qu'il rencontrait en 1974 dans le cadre d'une interview croisée, David Bowie s'empara du cut-up afin d'élaborer des textes des albums *Low* (1977) ou *Heroes* (1977). Deux décennies après, Thom Yorke l'imitait pour écrire le quatrième album de Radiohead, *Kid A* (2000). Hasard? Non, si l'on observe combien depuis quarante ans les idées subversives et les innovations menées par Burroughs avaient déjà pleinement infecté la pop culture, se nichant parfois derrière des œuvres qu'on aurait juré étrangères au «gentleman junky». C'est William cité dans «Tombstone Blues» (1965) de Bob Dylan. Ce sont les Beatles qui l'invitent sur la pochette de *Sgt. Pepper* (1967), puis McCartney qui enregistre avec lui un album jamais publié. C'est Steppenwolf qui s'inspire de *La Machine molle* (1961) pour bâtir «Born to be Wild» (1968), The Velvet Underground qui lui dédie «Lonesome Cowboy Bill» (1970), Iggy Pop qui emprunte à *Nova Express* (1964) pour créer «Lust for Life» (1977), Joy Division qui renvoie au *Festin nu* dans «Interzone» (1979) puis embarque l'auteur en tournée.

Ou encore Duran Duran qui s'inspire des *Garçons sauvages* pour le tube «Wild Boys» (1984). Et ainsi jusqu'à la collaboration engagée entre Kurt Cobain et Burroughs autour du single «The Priest They Called Him» (1993), pièce noisy sur laquelle plane la voix de l'écrivain, par ailleurs auteur de nombreux disques de *spoken word*. A cet instant, «l'homme le plus intelligent d'Amérique», selon Jack Kerouac, s'envisage comme une rock star littéraire célébrée tant par John Waters, Nick Cave ou Philip Glass. Engagé dans des tournées où il lit ses œuvres face à des salles bondées, apparaissant dans *Drugstore Cowboy* (1988) de Gus Van Sant, rédigeant le livret de l'opéra *Black Rider* (Bob Wilson, 1990), assistant à l'adaptation cinématographique du *Festin nu* par David Cronenberg (1991), Burroughs se voit même reconnaître la paternité du terme «heavy metal». Reclus les dernières années aux confins du Kansas, il n'avait rien perdu de son acuité, poursuivant inlassablement d'explorer «l'illusion comme arme révolutionnaire», thématique obsessionnelle qu'il aborda en visionnaire. ■

A lire: William S. Burroughs, «Révolution électronique», traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Chopin, Ed. Allia, 2017, 64 p.

# WILLIAM BURROUGHS, VIES HÉROÏQUES

PAR DAVID BRUN-LAMBERT

**La personnalité et les écrits radicaux de l'auteur beat, disparu il y a vingt ans, ont profondément bouleversé la marche de la pop culture au cours du demi-siècle passé**

Le 2 août 1997, William Burroughs s'éteint à 83 ans dans sa ferme du Kansas où, depuis un quart de siècle, il se consacre à son œuvre et au maniement des armes. Une disparition qui fait l'effet d'une bombe auprès de l'internationale pop. Thématiques à la marge (drogue, homosexualité, anticipation, etc.), langue vénéneuse, récits anxiogènes sublimés par des inventions formelles novatrices: l'héritage du cofondateur de la beat generation s'aborde avec humilité, ardeur, détermination. De David Bowie à Sonic Youth, de Jean-Michel Basquiat à Gus Van Sant ou Don DeLillo: c'est en puisant chez lui que le rock, le cinéma ou les lettres ont développé des grammaires neuves, chocs, parfois jubilatoires.

«Je l'ai accompagné jusqu'à son dernier soupir et, lorsque William est pour de bon parti, j'ai inspiré très fort, happant son âme afin qu'un peu d'elle demeure ici-bas.» Ces mots sont ceux de John

Giorno, poète américain et collaborateur intime de Laurie Anderson ou Patti Smith. L'auteur de *Cancer In My Left Ball*, 80 ans, nous reçoit en jogging de velours noir dans son loft du 222 Bowery, Manhattan. Pour la scène underground new-yorkaise des années 1970 et 1980, l'adresse est célèbre. Après s'être installé dans cet ancien YMCA durant les sixties, c'est là que Giorno accueillit Burroughs en 1974, quand ce dernier rentra au pays après une errance douloureuse menée de Tanger à Paris. «Allen Ginsberg lui avait décroché un poste d'enseignant au City College, se souvient le poète. Mais William était sans le sou. Je lui ai proposé de louer ce sous-sol pour une somme modique. Il y est demeuré dix ans, écrivant là *Les Cités de la nuit écarlate* (1981) ou *Les Terres occidentales* (1987).» Et recevant dans cet espace rebaptisé «The Bunker» le gotha pop d'alors: Debbie Harry de Blondie, Andy Warhol, Mick Jagger ou Susan Sontag.

## LIBERTÉ DE TON

De cet endroit privé de lumière naturelle devenu fameux pour les dîners mondains que son locataire y organisait – ou pour les nuits débridées qui s'y

déroulaient –, rien n'a changé: cuisine fonctionnelle encadrée dans un renforcement, commodités comportant «toilettes à la turque» et rangée d'urinoirs au-dessus desquels s'admire encore un dessin de Keith Haring. Enfin, la chambre de l'écrivain et son lit métallique recouvert d'un plaid en tricot, son bureau branlant supportant une antique machine à écrire, son canapé en velours pétrole surmonté de cibles en papier. «Bill vivait à la manière d'un moine zen, explique Giorno. Quand il est mort, j'ai conservé ce lieu comme il l'a laissé.» Un périmètre situé à la fois en et hors du monde depuis où Burroughs s'employait à agir sur la langue et ses mécanismes de manière à ce que le réel en soit modifié, engendrant bientôt une descendance artistique déterminée à son tour à décrypter la paranoïa occidentale, explorer les marges, prévenir toute manipulation et combattre les orthodoxies.

Est-il au XXe siècle un autre romancier à l'avant-garde qui, comme William Seward Burroughs II, exerça une influence écrasante sur la pop culture? On ne voit pas. D'abord célébré pour *Le Festin nu* (1959), récit de «la dernière frontière, la quintessence horrible de notre univers carcéral», selon son

PUBLICITÉ

**VIDY** THÉÂTRE LAUSANNE

Du 6 au 15 décembre

**AUGUSTIN REBETEZ**

*L'Âge des ronces*

© Augustin Rebetez

Partenaire média

LE TEMPS